BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Kruseman, Mina

Lettre à M. Alexandre Dumas fils au sujet de son livre l'homme-femme Par Mme Oristorio di Frama [d.i. Mina Kruseman.]

Paris 1872

H.g.hum. 440 z#Beibd.1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11006465-3

Mina Kouseman

LETTRE

A

M. ALEXANDRE DUMAS FILS

AU SUJET DE SON LIVRE

L'HOMME-FEMME

H686405

LETTRE

A

M. ALEXANDRE DUMAS FILS

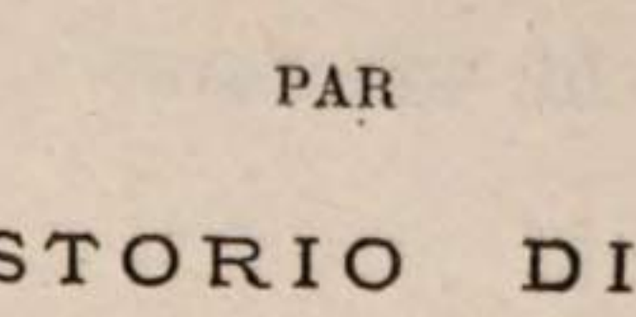
AU SUJET DE SON LIVRE

L'HOMME-FEMME

PAR

M^lle ORISTORIO DI FRAMA

CANTATRICE



PARIS

E. LACHAUD, ÉDITEUR

4, PLACE DU THÉATRE-FRANÇAIS, 4

—

1872

Bayerische
Staatsbibliothek
München

LA FEMME AU XIX^e^ SIÈCLE.

Un piége lui est tendu à chaque pas qu'elle fait seule.

Une insulte l'attend au bout de chaque réussite.

Et l'intérêt seul lui tresse sa couronne de gloire, qu'il lui pose sur la tête avec un rire de mépris.

Le travail l'abaisse.

Le talent la déshonore.

L'indépendance la dégrade.

Il faut qu'elle ne soit *rien* pour être quelque chose.

Ou bien qu'elle tombe pour avoir le droit de monter.

S. O. DI F.

LETTRE

A

M. ALEXANDRE DUMAS FILS

AU SUJET DE SON LIVRE

L'HOMME-FEMME

Paris, 2 août 1872.

MONSIEUR,

J'arrive de loin et je viens de lire votre livre : *L'homme-Femme*, qui m'a tellement révoltée contre un homme d'esprit, de talent et d'influence comme vous, que je me fais une joie de vous le dire à vous-même !

Je suis étrangère, excusez donc mon ortho-

graphe. Je vous sais intelligent assez pour me comprendre en mauvais comme en bon français, sans cela je n'aurais pas même tenté de vous communiquer ma pensée, un peu avancée peut-être, en comparaison de votre opinion toute féodale, que nous verrons tomber en ruine, j'espère, comme les châteaux seigneuriaux de son temps, qui l'ont précédée de quelques siècles.

C'est la fin de votre livre surtout qui m'a déplu :

« Tue-la! »

Tue-la! — C'est bien là la force qui parle! — la liberté! — l'instruction solide! — la supériorité morale! — la générosité intelligente!

Oui, tue-la puisqu'elle est sans défense. — Tue-la, puisque la loi vous la livre. — Tue-la, puisqu'elle est ignorante et malheureuse. — Tue-la, puisqu'elle ne sait plus vous aimer. — Tue-la, enfin, puisque vous vous êtes trompé, et que, au lieu

de lier votre *éternité* à l'éternité d'une femme supérieure, vous avez eu le tort de marier une femme ordinaire, qui n'était que belle peut-être !

Mais donnons une qualité de plus à *votre fils* (qui en a tant déjà), le *jugement*, et admettons maintenant qu'il soit trop parfait pour se tromper, ne pensez-vous pas que le Code civil, ainsi que l'Eglise, avec tout ce qui s'ensuit de lois et d'institutions mesquines, seraient de trop pour lui et pour la femme qui *naturellement* le vaudrait ?

Croyez-moi, Monsieur Dumas, si vous aviez cent mille fils, hommes parfaits comme le vôtre, qui, malheureusement, n'existe que dans l'imagination idéale de son père, croyez-moi, vous trouveriez aisément cent mille femmes pour les apprécier et pour les rendre heureux.

Nous autres femmes nous ne demandons qu'à admirer et qu'à servir. — Le sentiment de notre

infériorité ne nous blesse pas, il nous charme, au contraire.

Ne vous étonnez donc pas si vous trouvez si peu de soumission chez les femmes, c'est qu'il y a fort peu d'hommes dignes de les soumettre.

L'amour d'une femme, c'est le rêve de Marie, qui prie (vous l'avez dit vous-même); seulement le mari, au lieu d'être un Dieu, n'est qu'un pauvre mortel, imparfait comme elle, emporté, hautain, rude, inculte, cruel souvent, qui rit de son rêve, et, insouciant de sa prière, ne lui demande que l'*amour*.

L'amour, — quel amour? — Un amour sans illusion, sans poésie! — Un amour qui n'admire pas, qui n'adore pas, qui ne voit plus à travers le prisme de ses illusions, la perfection idéale dans le *Maître* qui veut être *obéi* seulement!

Mais cet amour c'est la vie sans nourriture,

c'est la mort sans résurrection, c'est l'impossible enfin.

Et cette Marie qui rêve, qui prie, qui aime, qui souffre — elle qui a cru *tout* donner en donnant toute son âme. Elle reprend ce que l'on repousse, et triste, honteuse, déçue, sans comprendre, sans y croire elle-même, elle s'arrête, elle doute.

Elle a cessé d'aimer.

Et cela vous étonne? Vous qui connaissez le monde! Ne dites pas «oui», car personne ne vous croirait.

Si cette Marie était votre sœur ou votre fille (je ne dis pas votre épouse), auriez-vous la cruauté de lui imposer l'éternité comme conséquence de son ignorance et de l'amour donné, repoussé, usé, perdu? — Auriez-vous l'audace de lui parler de l'infini, malgré sa déception et malgré son expérience?

Auriez-vous le *droit,* le *pouvoir* de le faire?

L'accepteriez-vous vous-même, cette sentence monstrueuse, si vous vous trouviez à sa place?

Non, Monsieur, l'éternité, en fait de mariage, est une invention purement poétique, soutenue par le calcul, par l'ignorance et par le fanatisme. La moquerie l'abrégera, la nécessité l'abolira.

L'éternité n'appartient pas au jugement humain.

En général, le mariage pour les femmes (je ne parle pas des hommes) n'est qu'une duperie légale, bénie par l'Eglise qui en tire profit. C'est surtout le cas en France, où *l'ignorance* des jeunes filles les place au niveau de n'importe quelle autre marchandise, dont on dispose à son gré. — Elle ignore cette Marie (comme vous dites vous-même), au moment qu'on la donne à un étranger quelconque qui l'aimera, dit-on; la loi dit « *pour la vie,* » l'Eglise prophétise, « *Éternellement.* »

Et l'enfant s'en va, croyant, rêvant, priant, heureuse et fière de l'amour de son Dieu qu'elle adore.

Son Dieu ! — le mot fait rire, n'est-ce pas ? — son Dieu !

C'est qu'elle ne *sait* pas, la pauvre confiante !

Attendez, elle *saura* et le mot la fera rire aussi, peut-être, sinon pleurer — ou mourir.

Car le réveil tue, quand le rêve a été beau ; — il souille, quand ce rêve n'a su enseigner que le rire — le rire de la *Rue* qui défie l'éternité du *Temple*, et s'en moque au Foyer de désordre, d'adultère et de meurtre légal (?)

Éternité !

Quel droit avons-nous, pauvres petits êtres, ignorants, et impuissants de faire une promesse

pour l'éternité. Demain ne nous appartient pas, — comme l'éternité nous échappera !

L'éternité ! mais si ce mot était compris, le mariage selon l'Eglise serait aboli tout de suite.

Nous ne voudrions plus être faux et parjure ; et nous cesserions de l'être.

Qui de nous oserait lier son âme *pour toute éternité,* à une âme qu'elle ignore, qu'elle devine peut-être, mais qu'elle n'approfondit jamais? Qui de nous voudrait promettre son existence entière à une parcelle d'intelligence, déguisée par son incorporation dont nous aurions à rougir peut-être, en présence de cette lumière immense, qui sera un jour la révélation du vrai et du faux, — la réalité sans masque, qui dépassera en audace tous nos calculs de supériorité ou d'infamie ?

L'éternité !

Moi femme, ce mot me fait peur, — je l'avoue,

sans m'avouer poltronne; et, tout en n'appartenant qu'à la classe *inférieure* de l'humanité, je n'oserais pas et je ne voudrais pas promettre un jour de ma vie, de peur de me tromper et de devenir parjure.

Que ferais-je si j'étais homme et si je me sentais *supérieure* comme vous...

Je tuerais peut-être, et mon éternité se terminerait là.

Non; elle ne se terminerait pas là. — Votre mariage éternel n'a pas de fin.

La loi qui un jour vous dit « Pour la vie » tourne une page de son livre imposant et cherche « *le meurtre*. » *La mort,* prononce-t-elle de sa voix magistrale. Mais vous ayant reconnu, elle vous dit « Attends. » Elle tourne une page encore, et de son air prétentieux et hautain, elle vous crie : *Absous*.

Voilà la sagesse, la justice humaine.

Mais l'Église — cette voix infaillible et pure, cette voix qui a prononcé un arrêt éternel, cette voix qui ordonne l'amour et condamne le meurtre..., que dira-t-elle en présence de votre crime et de votre absolution légale, de votre triomphe social et de votre liberté terrestre?

Elle absoudra peut-être et se réservera le droit de vous bénir encore en vous donnant une autre femme *pour l'éternité !*

Non, non, tais-toi, Église infaillible! l'éternité ne se promet pas deux fois ! La première femme est celle de la bénédiction divine. — Pour elle son éternité.

La femme que vous avez tuée ici, vous attend là-bas, à l'autre côté de la tombe, elle doit vous y attendre, car votre promesse est là qui vous lie l'un à l'autre, la bénédiction céleste est là, qui vous unit « *à tout jamais !* »

Arrêtons-nous et demandons le *divorce*.

Le divorce, au nom du bon sens d'abord,—puis au nom de l'Église qui a vieilli, — au nom des lois, qui protégent trop le meurtre et le suicide, — au nom de cette pauvre humanité enfin, qui, souffrante et révoltée, veut l'amour sans poignard et la liberté sans crime.

A quoi bon cette révolte impuissante de l'esprit contre le bon sens? — de la fiction contre la réalité? — des institutions humaines contre les lois de la nature?

Nous luttons, oui, mais nous succombons nécessairement, car notre lutte est insensée!

L'issue de toute lutte inégale est la défaite du plus faible, et nous sommes les plus faibles tou-jours.

Libre à nous de nous croire martyrs ou hé-ros, victimes ou bourreaux, esclaves ou tyrans,

nous sommes impuissants dans notre grandeur comme dans notre misère. Car la nature est là, majestueuse et immuable, armée de ses lois divines et de ses ordres tout-puissants : cetie nature qui ne discute pas, — qui ne lutte pas, — qui ne lie pas, — qui n'accuse pas, — qui ne condamne pas, mais qui tue, après avoir créé, sans révéler les secrets de l'avenir aux pauvres révolutionnaires d'ici-bas, qui font tout leur possible pour changer le monde en enfer, tout en se promettant un bonheur *éternel* pour prix de leur ingratitude !

Oh ! tachons plutôt de comprendre la nature, et accordons-lui, sans retard inutile, le jugement souverain qui lui revient de droit, et la rendra maîtresse de nos lois et de nos Églises.

Ne craignez rien, le monde n'en deviendra pas plus mauvais, et le ciel, peut-être, en deviendra un endroit plus accessible.

L'esclavage n'est pas dans la nature. L'enfant

seul est dépendant, l'adulte est *toujours* libre. C'est pour cela sans doute que dans sa sagesse prévoyante, la nature a donné l'*Enfant* à la *Mère* et non pas au *Père*.

Pauvre petit pécheur naturel, l'homme dans sa supériorité toute-puissante, l'eût emmaillotté d'une maxime légale, et écrasé sous une absurdité religieuse, pour *toute l'éternité* peut-être!

Esclavage, dites-vous, obéissance et soumission, voilà pour la femme.

Supériorité et perfection, voilà pour l'homme.

Et croyez-vous que nous ne l'accepterions pas l'esclavage à un prix pareil?

Détrompez-vous, monsieur Dumas. Au nom de toutes les femmes de la terre, j'ose vous promettre soumission à la supériorité, obéissance à la perfection.

Mais cette perfection existe-t-elle ? — Cette supériorité même, la trouve-t-on bien souvent ?

Hélas ! moi, pauvre Diogène féminin, je cherche et je ne trouve pas !

Esclavage ! pourtant, me criez-vous, au nom de la *force brutale*.

Et cette fois, au nom de toutes ces mêmes femmes de tout à l'heure, je ris de votre *faiblesse morale*, et, la tête haute et d'une voix puissante et ferme, je vous réponds :

« Non. »

La femme n'aime pas la force brutale, elle ne l'admire pas, ne l'approuve pas, ne la demande pas et ne l'accepte plus.

Nous vous avons prouvé que nous avons su obéir ; — nous vous prouvons tous les jours encore que nous savons souffrir ; nous vous prouverons bientôt que nous sommes dignes d'être indépendantes

et utiles ; — car, si votre force brutale a rendu la femme esclave d'abord, elle l'a rendue criminelle après; elle la rendra libre enfin !

Ce n'est pas sur notre propre force que nous comptons pour acquérir cette liberté que la société nous doit. Non, c'est surtout sur votre faiblesse.

Venez, maîtres orgueilleux et faibles, accourez tous, et abaissez-vous devant cette loi souveraine qui s'appelle *nécessité !*

Allons, courage ! armez-vous de votre force brutale comme d'un bâton de pèlerin, et avancez... Faites deux pas en avant humblement, pour en reculer un en trébuchant ! — Venez et avouez vos torts. — Votre mère vous attend, elle vous aime et vous absout; relevez-vous et soyez vertueux et grands, pour qu'elle vous *approuve* et, vous *serve.*

Voilà l'esclavage de l'avenir,

Le rêve de Marie, qui prie, qui souffre, qui aime et qui attend *le Christ son maître!*

Comment! Monsieur Dumas, en face de cette nation grande, courageuse, et malheureuse par sa loyauté même, en face de cette fameuse République d'hier, qui a confié la gloire de son avenir aux trois puissances naturelles que voici : Liberté — Égalité — Fraternité, — vous, homme influent, vous osez élever la voix pour demander le pas trébuchant du pélerin, — *l'esclavage* de plus de deux tiers de votre nation *libre!*

Vous osez demander l'abaissement de ce qui seul peut vous relever, *la femme?*

C'est elle, hier votre mère, aujourd'hui votre épouse, demain votre fille, que vous voulez avilir en détail par la force brutale de l'homme, que vous voulez déshonorer en masse par la force immorale de vos lois?

Vouloir! — Désolez-vous, il y a peut-être une

éternité entre *vouloir* et *pouvoir*, entre le passé qui s'en va et l'avenir qui s'avance.

L'idéalisme qui conduit directement à l'héroïsme est dans la nature même de la femme ; c'est là cette puissance mystérieuse qui l'a soutenue en tout temps. — Faibles et opprimées déjà, nous avons osé *rêver* notre indépendance, et c'est en priant que nous avons essayé notre première lutte, pour la liberté de notre *conscience*. C'est alors que la religion a fait connaître la martyre, la recluse, la sainte.

Plus tard flattées et raillées, nous avons *entrevu* notre liberté, et c'est en riant, en étudiant, en blasphémant que nous avons lutté pour l'affranchissement de notre intelligence, et qu'à force d'avoir été ridicules et méprisées nous avons conquis le droit de *penser*.

Maintenant une autre lutte s'engage, la plus grande et la plus importante de toutes, la lutte

pour notre indépendance personnelle, pour notre liberté individuelle.

Elle est suprêmement ridicule, celle-là, n'est-ce pas ? prétentieuse, impudente, insensée, criminelle, impossible !

Non ; elle est juste, car elle est *naturelle*.

Et puis, elle n'est plus idéale, impalpable, comme les autres, elle est positive et matérielle.

La femme esclave a dit son dernier mot : elle est morte.

La femme libre lève la tête, et attend son *droit*.

Le monde a toujours connu la *jeune fille* et *l'épouse*. Il connaîtra la *veuve* et l'*orpheline* maintenant.

Ne riez pas, Monsieur Dumas, votre rire vient trop tard.

Ne dites pas non, car votre non ne pourra rien contre la réalité ; — un pas en arrière ne vaut pas deux pas en avant!

Nous avons assez souffert de notre esclavage, de notre ignorance, de notre bassesse et de notre impuissance. Nous souffrirons encore pour notre liberté, mais nous la conquerrons, et votre opposition même nous servira sans doute.

Vous n'avez connu que les femmes heureuses ou méchantes peut-être? Celles qui n'ont pas besoin de valoir grand'chose et celles qui réellement ne valent rien. Tâchez de connaître celles qui aiment et qui souffrent, celles qui pardonnent surtout ; et peut-être qu'alors vous aussi vous les désireriez libres, dans l'intérêt même de cet honneur national, qui se perd par la décadence de la femme ; par cette ignorance, par cette servitude, par cette bassesse, par cette hypocrisie forcée, ordonnées par les lois, sanctifiées par

l'Eglise et glorifiées par cette grande puissance morale :

l'opinion publique !

Vous rappelez-vous (pour ne pas chercher au loin) les Parisiennes d'avant la guerre?

Regardez-les maintenant.

Ne vous désole-t-il pas de voir quel pas immense la *femme seule* a fait en ce temps ?

Le père est mort.

Le mari est mort.

Le frère est mort.

L'enfant seul lui reste ; et avec son enfant la nécessité d'agir, de travailler, d'être instruite et d'instruire.

Pauvres esclaves ! auxquelles vous n'avez enseigné que l'obéissance et la soumission, la faiblesse et l'infériorité !

Silence.

Plus un mot de blâme.

Elles ont été grandes, glorieuses, les victimes de votre dégradation scientifique !

Elles ont été sublimes même dans le crime, même dans l'infamie ! Elles ont fait preuve de ce dévouement énergique, de cette abnégation suprême qui, détournés du ciel, font comprendre l'enfer !

Si votre ange est déchu, punissez le démon qui causa sa perte.

Une guerre encore, vous qui aimez à tuer, et

de la boucherie même sortira la liberté de la *femme*.

Sous le titre pompeux de *gloire*, vous accepterez le meurtre et le suicide. En *héros* vous tuerez, vous pillerez, vous incendierez, vous ferez souffrir et vous souffrirez vous-même. Vous commettrez tous les crimes enfin, que votre livre de sagesse et de justice punit de bagne et de mort ; que votre Eglise infaillible punit de la torture *éternelle*.....

Après ces exploits glorieux, revenu chez vous, vous trouverez la femme *émancipée* et *libre*, — misérable et ruinée, triste, malheureuse, mais résolue à continuer *seule* le chemin de l'honneur, que vous avez déserté, pour devenir criminel selon la loi et criminel selon l'Eglise.

Mais... la loi vous approuve... l'Église vous bénit... le monde vous admire...

Moi, *femme,* je vous plains.

Je ne vous comprends pas. Peut-être c'est manque d'intelligence, manque d'instruction, manque de force brutale... pour sûr, ce n'est pas manque de cœur!

Et la nature, que fait-elle pendant ce temps de crime glorieux, — de misère triomphante, — de deuil béni — et de faiblesse victorieuse ?

La nature se tait. Elle aime, console, promet, attend, — attend le progrès qui s'avance.

Venez, braves des champs de bataille, venez, héros, venez, martyrs, venez, femmes dévouées et charitables, venez victimes, venez esclaves, venez vous tous glorieux du présent.

Le Destin vous appelle.

Approchez. Apportez-lui des ruines du passé les grandes pierres rouges de sang, et aidez-lui à

construire ce superbe temple de l'avenir, qui n'aura plus qu'un mot pour loi :

Amour.

Et maintenant, Monsieur Dumas, êtes-vous fâché contre moi, bien fâché ? — Vous êtes-vous bien souvent indigné des méchancetés qu'une simple femme a osé vous dire ? — Regrettez-vous bien le temps précieux que vous avez perdu en déchiffrant ce pauvre griffonnage féminin ?

En lisant votre livre j'ai passé par toutes sortes de petites sensations désagréables du même genre, mais on lit, on s'étonne, on se fâche, on s'indigne et on lit encore !

C'est ce que j'ai fait, moi, et j'espère bien, malgré votre perfection, que j'ai réussi à vous faire faire la même chose.

Pourquoi dites-vous que votre livre n'est pas écrit pour les femmes ?

Voulez-vous donc nous dominer, nous vendre, nous posséder, nous calomnier, nous juger et même nous tuer sans que nous le sachions ?

Ce n'est pas généreux !

Voyez, moi, toute femme que je suis, ignorante, inconnue, étrangère même, je suis plus loyale que cela : Je vous parle à vous-même, et je vous donne mon nom et mon adresse pour que vous puissiez me remercier un jour, de cette noble franchise que vous ne méritez guère de la part d'une femme, après avoir si injustement dit :

Tue-la !

Aimez !

Je vous réponds, et, confiante dans les lois progressives de la nature, je vous pardonne en

femme le mal que vous avez voulu nous faire pour le bien que vous nous ferez.

Ne me condamnez pas à la *Rue*, je vous prie, pour le crime d'avoir lu votre livre ou d'avoir osé l'avouer à vous-même, car je n'appartiens pas à la honte.

Ne m'attachez pas au *Foyer* non plus, car je suis cosmopolite, seule et libre.

Et ne m'enfermez pas dans le *Temple*, s'il vous plaît : car le Temple est étroit comme une prison, étouffant comme un tombeau ! — La nature seule est grande ! J'y trouve mon Dieu, j'y trouve ma foi, j'y trouve ma religion tout entière !

Si j'appartiens à une classe spéciale, c'est à celle que vous ne connaissez pas sans doute, ou que vous ne voulez pas connaître peut-être, parce qu'elle ne vit que de privations, de luttes, de troubles et de triomphes bien rares qui ne dégradent

pas ; à cette classe déclassée, qui travaille pour vivre et qui vit pour le bien ; qui souffre sous l'injuste mépris du monde, et qui prouve, par une vie tout entière, que, pour avoir le droit de se plaindre, il faut être sans faute.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma reconnaissance respectueuse.

S. Oristorio di Frama.

Chaussée de Charleroi, 51. — (Bruxelles.)

Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. 3425.8.72